LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
30, rue Muller, 30
PARIS-XVIII.

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER

Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

PREMIERE ANNEE. — N° 33 | DIX CENTIMES | JEUDI 23 NOVEMBRE 1905

Socialisme
ET
Patriotisme

IV

La question de la civilisation est une chose bien complexe ; c'est à elle que se cramponnent les socialistes-patriotes — et on sait que Pierre Kropotkine a fait sienne leur thèse — en cherchant à justifier, à exalter éperduement, dans le soi-disant intérêt même des progrès sociaux, le patriotisme, partant les armements militaires et les guerres nationales.

Il conviendra donc qu'on prenne la peine de considérer avec un peu de sang froid cette civilisation tant magnifiée et de la déterminer bien précisément.

Pour qu'un pays appelé communément civilisé soit considéré comme supérieur à d'autres pays qui sont censés ne pas l'être, il faut nécessairement, impérieusement, que les individus qui l'habitent y jouissent d'une plus grande somme de bonheur que ceux qui vivent dans les autres.

Mais il faut préciser au préalable ce qu'on entend par bonheur ou bien-être.

Qu'est-ce que le bien-être ?

Il peut y avoir des individus parmi nous qui s'estiment heureux en faisant telle chose et d'autres qui le sont en ne faisant pas cette même chose. Le bien-être est donc quelque chose de vague, d'impénétrable, de relatif qu'il est impossible de mouler, de cristalliser, parce qu'il varie d'un individu à l'autre.

Il serait donc juste de dire que le bien-être n'est que le désir de chaque individu de pouvoir faire ce qui lui plait, d'après son tempérament et son éducation ; de sorte que pour dire que les habitants de tel pays sont plus heureux que ceux de tel autre, il aurait d'abord fallu voir si les premiers peuvent se mouvoir plus librement, faire tout ce qui leur plaît avec le moins de restriction, en un mot satisfaire plus facilement tous leurs besoins.

Mais qu'est-ce que nous entendons par besoin ?

Il y a certainement des besoins qui varient d'un individu à l'autre, ainsi que d'un peuple à l'autre ; il y en a cependant d'autres qui sont communs à tous les individus et à tous les peuples, c'est à dire qui sont indispensables à tous les êtres animés.

Il y a donc deux catégories de besoins : les besoins indispensables et les besoins facultatifs — c'est-à-dire qui ne deviennent nécessaires que dans certaines circonstances, sous certaines conditions.

Je classe dans la catégorie des besoins indispensables tous nos besoins d'une nécessité impérieuse (nourriture, vêtements, etc.) sans la satisfaction desquels la vie serait impossible. On reconnaitra aisément que ces besoins sont pour l'individu d'une nécessité plus immédiate, d'une importance plus grande, puisqu'ils constituent la base même de toute vie animale.

Mais à côté d'eux nous avons d'autres besoins d'ordre intellectuel qui peut-être peuvent, dans certaines circonstances, nous être aussi chers que la vie, mais dont la nécessité n'est évidemment pas universelle.

Je pense donc, après avoir établi cette distinction entre nos besoins d'ordre intellectuel et ceux d'ordre immédiat, que pour dire que tel pays jouit d'un plus grand bien-être que tel autre, il faut d'abord voir si les individus de ce pays sont à même de satisfaire dans de meilleures conditions leurs besoins de nécessité immédiate.

Toute la question de la civilisation se résume donc dans ceci : peut-on dire que dans les pays civilisés on arrive mieux à satisfaire les besoins d'ordre immédiat ?

Je n'aurai point à m'occuper de la satisfaction des besoins que j'ai appelé d'ordre intellectuel. Car sans la satisfaction de ceux dont la nécessité est si absolue, l'accumulation de tous les avantages que les autres nous procureraient perdrait sa valeur : ceux-ci sont en effet impérieusement subordonnés aux premiers et ils en dépendent toujours.

On ne pourra pas me reprocher de ne considérer comme critérium d'une civilisation que la satisfaction de nos besoins d'un ordre « mesquin » et de faire bon marché de toutes les nobles aspirations de notre individualité. Car, il me semble que sans contester la valeur de cette dernière catégorie de besoins, le but d'une civilisation, de tout réel progrès humain, ne doit pas être de faciliter d'abord aux individus la satisfaction de cet ordre de besoins, mais de ceux qui sont d'ordre immédiat. Parce que, encore une fois, ces besoins sont d'une nécessité absolue dont on ne saurait se passer, tandis que les autres sont bien aussi des besoins, mais des besoins partiels, relatifs, des besoins qui dépendent, qui dérivent des autres, qui en tiennent toute leur valeur.

N'est-ce pas clair en effet que sur notre planète des millions d'individus ne cessent point de vivre, bien qu'ils n'aient pas l'occasion, autant qu'une certaine catégorie de privilégiés, d'entendre de la musique et de la poésie, ou de comprendre grand'chose aux problèmes scientifiques ? Quel est, d'une autre part, le poète de génie qui rien qu'à l'aide de son souffle inspiré résisterait aux intempéries du climat ? Quel est le compositeur ou le tragédien qui besogne sans manger ? Quel est l'astronome, le philosophe ou l'ingénieur qui peut vivre rien qu'en regardant les cieux ou en philosophant ?

Voilà, d'un autre côté, un ouvrier, père de famille. Qu'il soit indigent et qu'on lui offre une pièce de vingt francs. Qu'en fera-t-il ? Il manque de tout certainement et il a plusieurs sortes de besoins. Or lui sera-t-il indifférent de faire un choix parmi tous ses besoins et de satisfaire de préférence tel ordre de besoins plutôt que tel autre ? Supposons qu'il ait faim, et sa famille aussi, mais qu'il préfère quand même aller au théâtre assister à une représentation édifiante, plutôt que d'acheter du pain et du fromage. Que penserait-on de lui s'il s'avisait de répondre aux reproches unanimes qu'on ne ferait pas faute de lui adresser : « Mais nous avons aussi à satisfaire nos besoins artistiques autant que nos besoins immédiats ! »

Maintenant passons aux faits, après avoir ainsi minutieusement précisé la question.

On sait que l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Allemagne sont classées parmi les nations dites civilisées. Les conditions d'existence sont-elles dans ces pays plus avantageuses que dans d'autres ? Point du tout.

L'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, dit Bakounine (*), sont certainement les pays de l'Europe où le commerce et l'industrie jouissent comparativement de la plus grande liberté, est atteint le plus haut degré de développement. Et précisément ce sont aussi les pays où le paupérisme se sent de la manière la plus cruelle, où l'abîme entre les capitalistes et les propriétaires d'un côté et les classes ouvrières de l'autre semble être élargi à un point inconnu dans d'autres pays. En Russie, dans les pays scandinaves, en Italie, en Espagne, où le commerce et l'industrie sont peu développés, à moins de quelques catastrophes extraordinaires, on meurt rarement de faim. En Angleterre la mort par la faim est un fait journalier. Et ce ne sont pas seulement des individus isolés, ce sont des milliers, des dizaines, des centaines de milliers qui en meurent. N'est-il pas évident que dans l'état économique qui prévaut actuellement dans tout le monde civilisé — la liberté et le développement du commerce et de l'industrie, les applications merveilleuses de la science à la production des machines mêmes qui ont pour mission d'émanciper le travailleur, en allégeant le travail humain — *que toutes ces inventions, ce progrès dont s'enorgueillit l'homme civilisé, loin d'améliorer la situation des classes ouvrières,* **ne font que l'empirer et la rendre plus insupportable encore.**

De sorte que, dans les pays dits civilisés, on jouit bien d'une part d'une plus grande somme de bien-être, mais, d'autre part, les classes ouvrières, c'est à dire la majorité des individus peinent d'autant plus.

La civilisation d'un petit nombre, comme le dit si éloquemment Bakounine — que je me permettrai d'opposer à Kropotkine faisant marcher la France à la tête de la civilisation — est néanmoins fondé dans notre monde moderne sur le travail forcé, *sur la barbarie relative* du grand nombre.

Et plus loin encore :

Du moment que cette question fut posée, le peuple partout dirigé par son bon sens admirable aussi bien que par son instinct a compris, que la première condition de son émancipation réelle, ou si vous voulez me permettre ce mot, de son *humanisation*, c'était avant tout une réforme radicale de ses conditions économiques ; la question du pain est pour lui à juste titre la première question, car Aristote l'a déjà remarqué : l'homme, pour penser, pour sentir librement, pour devenir un homme, doit être libre des préoccupations de la vie matérielle.

Toute civilisation, tout progrès humain doit tendre, avant de procurer aux individus des jouissances intellectuelles, à assurer la satisfaction de leurs besoins matériels. Tandis que dans les pays civilisés de nos jours, la misère des uns se trouve augmenté d'autant plus que grandit le bien-être des autres. On voit bien l'utilité merveilleuse des découvertes scientifiques ; mais l'application en étant faussée, la majorité des individus en souffre plus qu'elle n'en profite.

C'est une civilisation, si l'on veut, mais une civilisation qui trempe ses racines dans le sang du grand nombre au profit d'un petit nombre.

C'est pourquoi il est juste de dire qu'il n'y a point de pays civilisé et qu'il n'y en aura que le jour où sera résolu la question de la conquête du pain.

N'est-il pas déplorable que l'homme de talent qui a fait l'admirable ouvrage *La Conquête du Pain* soit précisément un des seuls, parmi les anarchistes, qui semblent l'ignorer aujourd'hui ?

Dikran ELMASSIAN.

Chiquenaudes
ET
Croquignoles

La flatterie des clichés.

C'est étonnant plus je le regarde et moins je le reconnais. Plus il devient « l'ami et l'hôte de la France », plus il embellit.

A fréquenter Loubet, il prend un mufle d'homme, tout en conservant sa sveltesse.

A son troisième voyage, le Journal, *la* Petite République *et le* Matin *nous le représenteront en Cupidon.*

Maquereau des ouvriers espagnols, il est le michet de Dame la Presse, en France.

Mais de quoi parlez-vous ? Ah ! c'est vrai nous ne devons pas savoir, c'est un voyage anonyme.

—o—

Le bon Almanach.

Vous pouvez peut-être croire que je vais vous fixer un choix. Je suis d'un esprit trop candide pour cela.

J'apprends pourtant que les copains mutualistes vient d'en jeter un dans la circulation. Que voulez-vous, j'annonce celui-là, il est capable de nous donner des éphémérides révolutionnaires, afin de faire une blague à l'autre qui nous rappelle la démission d'André, la victoire de Moukden ou la grâce des frères Crettiez.

—o—

Ephémérides rapides.

A ce propos, je vous donnerai un petit conseil sur la façon que je crois bonne pour faire les éphémérides d'une année comme celle de 1905, des passées et de peut-être beaucoup à venir.

Fin année 1904-année 1905. — Les hommes en France et dans tous les autres pays, dans la proportion de 99 p. 0/0 — je suis aimable, je fais des exceptions pour trouver le moyen d'être compris dans leur nombre — se sont conduits comme des imbéciles, exploitant, se laissant exploiter, tuant, se laissant tuer, négligeant de parti pris l'étude et l'emploi des moyens qui pourraient les sortir de leurs mauvaises conditions de vie.

Ça serait court. Je n'y expliquerais même pas si un homme est tué par des « balles françaises » !!!

CANDIDE.

Les grandes forces antisociales

L'ARGENT

Les anarchistes assoiffés de justice et de vérité sociales, ne sont pas moins susceptibles que les autres hommes, de se laisser bercer par des illusions, à cette différence près que ces illusions témoignent de la « noblesse » et de la générosité de leurs sentiments.

C'est de la meilleure foi du monde que certains s'imaginent qu'il suffit d'exposer, avec sincérité, des idées vraies et par conséquent conformes à la nature des choses, pour que ces idées soient acceptées d'emblée par la masse.

Leur vue plus perçante que celle de leurs contemporains leur permet de constater des phénomènes et des rapports qui passent inaperçus pour ces derniers, aveuglés qu'ils sont par le bandeau des préjugés maintenu sur leurs yeux par l'esprit de routine uni à l'intérêt des privilégiés.

Les anarchistes apporteraient le soleil dans leurs bagages que l'on ferait fi de leur présent.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : Cachez-vous !
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou, qui croit au lendemain,
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain !

On souffre tellement du terre à terre et de la vulgarité, que l'on est tenté de surfaire la nature humaine en lui prêtant des qualités et un héroïsme qu'elle ne comporte qu'accidentellement.

Il faut bien se rendre à l'évidence lorsqu'on a pris pour règle de conduite la devise de Socrate : « Connais-toi toi même ! »

En vertu de quel droit asservissons-nous les animaux à nos besoins et les sacrifions-nous sans scrupules à notre voracité, si ce n'est en vertu du droit du plus fort ou du plus rusé ?

Personne, assurément, ne supposera que c'est pour leur bien et par pur désintéressement de notre part que nous nous approprions leur force, leur intelligence relative et que nous les engraissons pour les livrer à la boucherie.

Quel est le voyageur, fut-il membre d'une

société protectrice des animaux, qui, pour éviter un excés de fatigue à un cheval, s'avisera de s'atteler dans les brancards à sa place ?

Dira t-on qu'il ne s'agit, en ces cas, que d'animaux, c'est à dire d'individus d'une espèce différente de la nôtre ; que l'infériorité de leurs facultés les soumet fatalement à notre domination ; qu'ils seraient incapables de se gouverner eux-mêmes et que nous devons les mâter pour notre commodité et dans leur propre intérêt !

Mais c'est précisément le langage que tiennent les classes dirigeantes républicaines et socialistes pour justifier l'exploitation du bétail humain !

En effet, l'esclavage, le servage, tous les modes divers de salariat, l'organisation administrative hiérarchique ne sont que l'application du « droit de la force » mise encore en pratique par tous les Trépoff de la troisième république.

Parcourez les thèses émises par tous les économistes et les anthropologistes, vous y verrez avec quelle subtilité ils entreprennent de sanctifier l'exploitation du troupeau plus ou moins ignorant, au nom de leur prétendue supériorité scientifique (!!).

Les mêmes idées ont cours dans le peuple car il ne faudrait pas se donner le change à cet égard ; les faits sont là patents, précis, innombrables, pour démontrer l'exactitude de cette assertion : Le vertébré prolétaire socialiste, ne diffère du vertébré bourgeois républicain, que par le contraste des situations. Intervertissez les rôles, le résultat sera le même, le nom seul de la victime aura changé.

L'ouvrier qui gagne un salaire comparativement élevé, prétend ne pas être confondu avec celui qui est forcé de se contenter d'un gain plus minime, de même que celui-ci à son tour s'estime bien au-dessus du simple manœuvre.

Les prétentions de ces « élites » de l'usine ou de l'atelier, ne diffèrent, à aucun point de vue de celles qu'émettent les contremaîtres, les patrons pour exploiter indistinctement tous les travailleurs.

Car l'ouvrier mieux rétribué doit cet avantage aux frais du long apprentissage consenti par ses parents ou par lui-même.

C'est toujours la question du capital qui reparaît sous une forme moins brutale en apparence, mais en réalité tout aussi féroce.

Compte-t-on beaucoup de travailleurs qui embrassent par vocation les professions de couvreurs, de fumistes, de boyaudiers, d'égoutiers, de vidangeurs, d'infirmiers ou de croque-morts ?

N'est-ce pas par nécessité et non par fantaisie que l'on exerce des métiers dangereux, dégoûtants ou insalubres ?

Avouons donc, que tous, nous sommes des égoïstes — dans le sens mauvais du mot — et que, sous ce rapport, nous ne différons guère que du plus au moins.

Sans doute, nous pourrions citer des actes qui attestent un dévouement élevé ; mais si quelques-unes de ces actions retiennent notre attention au point de vue propagandiste, combien n'en compte-t-on pas qui n'ont pour mobile que des sentiments vils et intéressés ?

En tous cas, les actes désintéressés ne constituent que de trop rares exceptions ; car s'ils étaient la monnaie courante de la vie, l'enfer social aurait cessé d'exister.

Qu'on nous oppose des exemples de sacrifices accomplis en toute conscience, sans autre espoir de récompense que la satisfaction d'avoir fait une œuvre utile : nous pourrons répondre, qu'au point de vue social, cet « héroïsme » subit de rudes atteintes.

En effet, qu'il survienne une épidémie meurtrière, quelle est la compagne ou compagnon qui ne formeront des vœux pour que les leurs soient épargnés et que le fléau sévisse de préférence sur des étrangers, dût-il pour cela ravager l'univers.

La zizanie qui règne entre les diverses chapelles socialistes, ne provient-elle pas de ce que certains bergers, tout en promettant à leurs troupeaux les joies infinies d'un paradis relégué dans les futurs contingents de l'avenir, ne préconisent en attendant, que la quantité de révolution (!) qui leur est nécessaire pour les amener au pouvoir, et les farouches « claubardeurs » de la veille ne sont-ils pas toujours les satisfaits avachis et spoliateurs du lendemain ?

Les réunions publiques et les journaux ne sont ils pas aussi les pépinières où se produisent et se recrutent les cabotins municipaux que le tremplin électoral fait ensuite rebondir jusqu'aux banquettes du Palais Bourbon.

Comment en serait-il autrement dans une société où la puissance que donne la possession de l'argent a acquis une telle force qu'on pourrait presque la comparer à la gravitation universelle !

N'est-il pas de l'évidence la plus claire, que le détenteur d'un capital important (quelle que soit l'origine criminelle ou répugnante de ce capital) possède un talisman incomparable au moyen duquel il peut se procurer toutes les jouissances et s'exempter de toutes les peines.

Les fournisseurs ne lui demanderont pas s'il a des vices ou des qualités, mais uniquement s'il est en mesure de solder leurs marchandises ou d'offrir un crédit qui est la représentation de l'argent.

Car tout se tient dans l'organisation sociale ; l'argent permet non seulement de se nourrir, de se vêtir, de se loger, de se meubler, mais encore d'acheter la science ou la santé qui vous manque, sans compter la réclame « légionnaire » qui fait passer, aux yeux de la foule inconsciente, le plus vil des hommes pour un parangon de loyauté.

Les recommandations sérieuses, les protections, les passe-droits universitaires et militaires, les relations ne s'obtiennent que par la puissance de l'argent ou que par suite d'un échange de services que les agioteurs n'accordent jamais qu'à bon escient.

Il n'y a pas jusqu'à un lit d'hôpital qui ne soit le prix d'une faveur lorsqu'on n'a pas la chance d'être écrasé en pleine rue, parce qu'alors on gêne la circulation.

La puissance de l' « Argent » ! voilà le seul obstacle ou du moins la cause première de tous les obstacles qui s'opposent au bonheur social.

C'est aux anarchistes à faire les gestes utiles, pour détruire au plus tôt ce fléau générateur de tant d'autres calamités.

RAMONDOU.

En marche vers l'honneur

Les portes de la prison se sont ouvertes. Après trente-quatre mois de détention, Loizemant, enfin grâcié, va pouvoir respirer librement.

Respirer librement ?... Que non pas ! Que non pas ! L'air lui sera lourd et empesté, les aliments amers ; les sourires cacheront des larmes, le ciel bleu lui semblera endeuillé et morne ; les fleurs, les oiseaux, tout ce qui charme, tout ce qui chante, tout ce qui sourit, lui sera lugubre et décoloré.

Et toutes choses reprendront leur beauté, leur douceur, leur grand charme, au jour solennel qu'attendent avec émoi Loizemant, sa famille, ses amis et ses sauveurs, M. Jacques Dhur en particulier, beaucoup de journalistes en général. Que ce jour soit proche, ô Loizemant ! victime candide et banale de tous les préjugés...

***

Avec les lecteurs du *Journal*, de la *Petite République*, de l'*Humanité*, etc., etc., j'assiste, combien émue, à la levée d'écrou, et je m'apitoie sur la victime du mauvais juge Jordan. J'écoute les paroles bienveillantes de M. Landin, directeur de la prison ; je m'émerveille de son flair, alors qu'il nous assure que sa conviction est dès longtemps faite sur l'innocence de son « client ». Une question indiscrète me viendrait aux lèvres si l'on pouvait m'entendre. Je voudrais m'enquérir du nombre de convictions semblables recélées en l'aimable directeur de prison... J'aurais tort ; il s'agit de Loizemant, non des autres ; les autres n'existent pas.

L'on serre des mains. L'émotion fait trembler les voix ; les sauveurs de la victime s'apitoient, les larmes coulent. Mais l'austère refrain commence : « N'oubliez pas, Loizemant que vous vous devez à votre réhabilitation. Votre honneur est en jeu ! » Et Loizemant dit son désir de voir enfin son innocence proclamée.

C'est fini. On quitte la prison. A la porte attendent Mme Loizemant et sa fille. Pour un peu, avec elles, je m'inquiéterais du nœud de cravate, de la coupe du complet bleu sombre, du chic du pardessus marron et du lustre du huit reflets. Touchantes preuves d'affection conjugale et filiale, et combien émotionnant ce retour au sein de la famille.

Les visites de remerciement commencent. Les grands quotidiens, en première page, s'enorgueillissent de leur œuvre et toujours le refrain s'impose : la réhabilitation, l'honneur du nom, la recherche du « vrai coupable ».

***

Travaille bien, Loizemant, à trouver celui qui te remplacera. Il ne te suffit pas d'avoir subi les torturantes affres du jugement, de la condamnation à mort, puis de la commutation de peine. Procure-toi le plaisir de voir à nouveau se rejouer la comédie, la même, avec seulement un déplacement d'acteurs. Les trente-quatre mois de prison ne t'ont donc pas enseigné l'horreur de cette sinistre farce qu'est la justice ? Honnête homme, honnête employé farci de tous les préjugés, la souffrance ne t'a rien enseigné. Tu n'as pris que la haine du mauvais juge incarné en Jordan, tu baiserais les mains de Magnaud.

Je te souhaite bonne chance, Loizemant Fais-toi policier, sache amener en cour d'assises le coupable, le « vrai » cette fois. Peut-être auras-tu la joie de le voir condamner « justement » à mort. Et bien sûr la grâce ne lui sera pas jetée. Un matin, tu pourras venir assister joyeux au dernier acte. Le sang de cet homme effacera la souillure imprimée à ton nom. Tu pourras enfin lever la tête. Ce crime que tu commettras alors te lavera de celui que tu n'as pas commis, te sera un brevet d'innocence, te donnera la permission de jouir enfin de cette liberté qui vient de t'être rendue.

Va donc, honnête homme...

Anna MAHÉ.

LES PROBLÈMES DE LA VIE(*)

Notions de Psychologie

Donner une définition de la psychologie est chose assez difficile. Suivant les différentes écoles qui ont employé ce mot, il a pris tour à tour diverses significations.

Nous lui donnerons ici un sens très étendu et nous appellerons *psychologie*, l'ensemble des phénomènes d'origine nerveuse, rattachant aux phénomènes cérébraux la physiologie de la moelle épinière et du grand sympathique.

Si l'origine du mot psychologie est relativement récente, le *moi* humain était déjà scruté par les philosophes grecs.

Le « Connais-toi toi-même » de *Socrate*, peut être considéré comme un embryon de psychologie. *Aristote*, *Alcibiade*, *Démocrite*, *Platon* et d'autres, cherchèrent, sinon les causes que leur manque de connaissances scientifiques assez étendues rendaient impossibles, tout au moins certaines corrélations entre les pensées de leurs contemporains et les leurs propres.

Mais ce n'est guère qu'au XVIe siècle que *Descartes* commença réellement la voie que devaient suivre les *Malebranche*, les *Kant*, les *Leibnitz*, les *Jouffroy*, etc., et dans un autre ordre d'idées les *Condillac*, les *Homnes* et tous les psychologues modernes.

Très longtemps l'étude de la psychologie fut enrayée par un mysticisme dû à l'ignorance. L'école des psychologues spiritualistes, dont Garnier et Jouffroy furent les maîtres, émit vainement des théories métaphysiques sur l'immatérialité de l'âme et l'explication religieuse des phénomènes intellectuels. La physiologie expérimentale a eu raison de ces erreurs.

Est-il utile de dire, que nous devons rejeter toutes les allégations faites sur ce terrain et faire foin de toutes les explications hasardeuses et souvent extra-naturelles, données par certains cénacles de spirites, comme la fameuse *Society for psychichal Research*, et plusieurs savants français obéissant à d'incompréhensibles suggestions mystiques.

C'est d'aprés les méthodes scientifiques physiologiques, c'est à dire *physiques*, si magistralement exposées par les *Claude Bernard*, les *Spencer*, les *Charcot*, les *Dumontpallier*, les *Richet*, que nous devons ramener les faits parfois incompréhensibles encore et quasi-merveilleux de la psychologie.

Certes notre ignorance est grande sur certains points, mais mieux vaut attendre et rechercher des méthodes plus puissantes d'investigation, que nous confiner en hypothèses métaphysiques et en suppositions stériles.

L'expérience nous a montré que tout ce qui arrivait dans la nature était une transformation d'énergie ; que toute transformation d'énergie était liée à une transformation de matière et réciproquement, et qu'il était complètement ridicule de supposer un phénomène d'énergie intellectuelle (pensée) s'exerçant là où il n'y aurait pas de matière (**).

C'est dans les cellules cérébrales ou neurones, que siège l'âme (quelquefois j'emploierai ce mot, qui est bref et concis ; vous vous imaginez bien que je n'entends pas par là le fluide impondérable, invisible et mystérieux des spirites, mais bien l'ensemble des phénomènes cérébraux), cette âme n'étant qu'une certaine forme de transformation énergétique.

Mais d'autre part l'*histologie*, ou étude des tissus, nous enseigne que les neurones n'ont pas la même composition, ni la même structure, d'où immédiatement l'hypothèse vérifiée d'autre part, qu'à des formes particulières, correspondent des fonctions psychiques différentes.

L'anatomie comparée et la physiologie pathologique corroborent bien cette thèse en démontrant que là où il n'y a pas de cerveau il n'y a pas d'intelligence et qu'à tel traumatisme, à telle maladie d'une portion de l'encéphale, il y a maladie de la partie du corps innervée par les nerfs correspondants à la lésion, ou maladie d'une fonction intellectuelle précise.

Si l'on remarque que chaque fois qu'il se produit la lésion de la partie x de l'encéphale, la fonction intellectuelle z et *toujours la même* sera atteinte, on pourra déduire que le siège de la fonction z se trouve dans la partie x.

Ainsi se trouve vérifié par l'expérience, ce principe d'un intérêt immense : *Toutes les fonctions psychologiques sont localisées dans certains lobes du cerveau et rien que dans ceux-là.*

MAURICIUS.

(*A suivre.*)

(*) Voir l'*anarchie* à partir du n° 29.
(**) *L'Humanité*, de Paraf-Javal.

Impressions militaristes

Cher ami,

. . . . . .

Malgré tout vous devriez m'écrire plus souvent, si vous saviez comme je m'ennuie ici, vous comprendriez tous avec quelle impatience j'attends des lettres de tous ceux que j'aime.

Il me faudra tant de courage pour supporter jusqu'au bout ce que je supporte, que vous devriez m'en envoyer plus souvent (du courage).

Comment vont les causeries ? et tous les autres camarades ? le journal prospère-t-il ? autant de questions auxquelles tu peux repondre et pour lesquelles tu connais mon intérêt.

Ici c'est le bagne. On appelle le quartier « le 4e Biribi », tu vois si je suis bien tombé, avec cela la pluie tout le temps et un ciel gris triste.

De plus pas le sou ! toutes les misères ensemble ! souvent j'ai faim et je t'assure qu'Albert a eu une bonne idée l'autre jour de m'envoyer trois francs, je l'en ai remercié de tout mon cœur (expression consacrée).

Oh ! comme je compte les jours et c'est d'un long ! d'un long ! 312, 311, 310, 309, 308, demain matin on compte 307. Oh ! le jour où nous casserons la patte à la dernière centaine ! mais d'ici là !...

En attendant je vide les chiottes, je torche le cul des chevaux, je porte des gamelles et fais mille autres corvées plus intéressantes les unes que les autres interrompues par des mouvements idiots dans la cour et bien d'autres choses encore.

On nous montre à manier les machines à tuer le monde en gros ; c'est épatant ce qu'on doit faire du bon travail avec ces outils-là...

Aussi dans les rangs les margis (maréchaux des logis) savent bien remettre les choses au point ; tu entends tous d'un coup : « Bougre d'abruti, allez-vous marcher mieux que cela ! vous n'êtes pas à la charrue ! » et tous de rire de la facétie. En effet nous ne sommes pas à la charrue... la charrue fait pousser le blé pour nourrir les hommes et le canon détruit en une seconde ce qu'a produit des années de dur labeur...

C'est ici, vois-tu, cher Louis, qu'on mesure à fond la bêtise des hommes ! et c'est ici qu'on apprend à désespérer de voir un jour éclore une forme meilleure de vie.

. . . . . .

UN SOLDAT.

IDÉAL MORAL & INDIVIDUALISME

Essai de philosophie individualiste

En examinant de près tous les systèmes religieux ou philosophiques, on voit que, sous des formes différentes, ils visent au même but, c'est à dire à l'établissement d'un « Idéal moral ». Tout en paraissant se contredire, l'observateur sérieux remarque qu'ils ne se contredisent point et qu'ils tendent tous à établir le règne d'un « absolu » moral, d'une « perfection » accessible par le temps à tous les individus. Il en résulterait une « harmonie » désirable pour ceux qui ne vivent que par la « morale » ; méprisables pour ceux qui chassent de leur pensée tout arrêt possible de l'évolution humaine, pour ceux qui n'admettant ni « absolu » ni « perfection idéale », reconnaissent l'individu libre d'évoluer selon le temps et l'espace, sans arrêt, sans finalité.

Les cérémonies cultuelles des croyances antiques, contrat entre l'homme et la divinité, impliquent toutes l'idée du bien et l'esprit du mal en ce sens que les adorations, les offrandes et les sacrifices, dans l'ignorance où étaient nos ancêtres des « mystères » de la Nature, n'avaient d'autre but que de se concilier l'esprit des Dieux. C'est cette tendance à se concilier l'esprit des Dieux qui peut nous permettre d'établir l'idée (très vague) d'un Bien puisque ne pas se le concilier était s'attirer « leurs colères », d'où idée du Mal. Il nous est difficile d'approfondir, je crois, ces religions où les sacrifices étaient la note dominante. La crainte seule les inspirait aux humains et ce n'était plutôt qu'un instinct de conservation et de protection qui guidait ces derniers.

En dehors de ces cultes antiques, dont

Memphis, Thèbes, Athènes furent les centres principaux, en dehors du culte de nos ancêtres les « Gaulois » et bien avant l'avènement du Christianisme s'étaient dressés, gigantesques, de véritables religions qui avaient établi un « Idéal moral » : le Bouddhisme et le Brahmanisme.

Ensuite vinrent le mosaïsme, le catholicisme et l'islamisme. Telles sont, il nous semble, les principales religions du monde.

Laissant de côté toute la « physique religieuse », spécialement faite dans un esprit de domination, physique que les esprits simples, que le « troupeau » ne peut déchiffrer, nous n'envisagerons que la métaphysique de ces religions et nous en esquisserons, en quelques mots, « l'idéal moral ».

Ainsi, le Brahmanisme, au point de vue philosophique, est une religion très « respectable ». « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait à toi-même » commande la religion catholique. Principe négatif, défendant le mal. Dans les *Védas*, le même précepte est affirmatif et commande le bien : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît ». Sans grande portée morale, cette religion portait néanmoins à l'élévation car, issu de la « Divinité », l'on y retournait et pour cela, il fallait l'atteindre par la perfection.

Le Boudhisme, dont les dogmes sont presque tous empruntés à la philosophie brahmanique, a une philosophie plus entendue, il enseigne que le bonheur ineffable d'un éternel repos doit être le prix de la science acquise par l'étude et la méditation, « du renoncement au monde », de « l'abnégation du MOI », et que tous les hommes sont égaux au point de vue « religieux ».

Le sage, c'est à dire, selon le dogme, celui qui a compris que la douleur est inséparable de l'existence ; celui qui n'a eu ni désirs, ni passion, ni attachement ; celui qui a pratiqué la science, qui démontre la vanité, le vide, l'instabilité, l'irréalité du monde extérieur, des objets composés d'éléments périssables, du « moi » et la folie de s'y attacher ; celui qui n'a ni tué, ni volé, ni commis d'adultère, etc. ; qui a pratiqué l'aumône, la moralité parfaite, la patience, l'énergie, la bonté, la charité ou amour du prochain, celui-là obtient pour récompense de ses vertus, de renaître selon ses mérites.

Il est difficile de trouver un dogme plus « moralisant ».

Son idéal moral est : la renonciation aux choses d'ici-bas, la méconnaissance de soi-même. Mais... proclamant l'unité de Dieu, il aboutit à l'unité du genre humain qui entraîne l'abolition des castes.

Vint le Mosaïsme dont « l'idéal moral » nous apparaît cette fois clairement en les commandements :

« Honorez votre père et votre mère, etc.;
« Vous ne tuerez point ;
« Vous ne forniquerez point ;
« Vous ne déroberez point ;
« Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain.
« Vous ne désirerez point la maison de votre prochain ; vous ne désirerez point sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son âne, ni son bœuf, ni aucune des choses qui lui appartiennent.

Ici, « l'idéal moral » apparaît plus comme un commandement de soumission que comme un idéal de renonciation. Le Bien se trouve dans l'exacte observance de ces préceptes. Le Mal en est la violation.

Le Christianisme établit sa morale sur ces mêmes principes observés depuis des siècles, lesquels ont établi la société actuelle dans laquelle « l'Individu » n'est pas. Serré dans l'étau de cette morale annihilante, il périt s'il ne se révolte pas.

Enfin l'Islamisme, ou religion des sectateurs de Mahomet a pour principe et pour dogme fondamental la « résignation absolue ». Ce dogme implique immédiatement l'idée de fatalité comme cause ou raison de la soumission illimitée à Dieu ou au pouvoir gouvernemental.

Il nous est donc possible d'établir maintenant « l'Idéal moral » de toutes ces religions. Toutes établissent une idée du Bien et une idée du Mal. Le Bien s'acquiert par la « soumission », « l'abnégation », la « renonciation ». En contemplation devant « l'Idéal », le MOI s'efface, n'existe pas. Il passe, sous le poids des maux qui l'accablent, et si quelque lamentation de douleur s'exhale, c'est peut-être moins pour se plaindre que pour remercier.

A. L. MANOURY.

(*A suivre*).

LE MATRONAT

A Mme Lydie Martial.

Parmi les idées plus ou moins imprévues que nous voyons germer autour de nous, celle-ci me semble au moins un peu bizarre.

Vous voulez rénover, camarade, non plus seulement l'antique Matronat, tel qu'il existait dans les mœurs romaines, mais un véritable Sénat féminin chargé de l'administration et de la défense des intérêts de votre sexe.

Pour bien nous prouver que ce n'est pas là un vague projet, simple produit d'une imagination fantasque, vous précisez même l'âge d'éligibilité de nos futures matrones — les mères-conscrites devront avoir 40 ans révolus — et vous sollicitez des adhésions.

Voilà, certes, qui n'est pas banal !

Ainsi, il ne nous suffisait pas du célèbre *droit romain* dont nous « jouissons » encore, à notre époque !

Vous enviez les prérogatives du sexe qui affirme sa supériorité en faisant des lois oppressives, des magistrats pour les appliquer, des gardes-chiourmes et des bourreaux pour les exécuter. C'est fort bien.

Le pot-de-vin fera place au flacon d'héliotrope !

La femme, dites-vous, est égale à l'homme dans sa cérébralité. En êtes-vous bien sûre ? Cette question tant controversée n'a pas eu encore, à l'heure actuelle, de solution formelle.

Il serait plus exact de dire, je crois que par sa conformation, la femme est un être différent, possédant les mêmes éléments de raisonnement et de conscience, peut-être, que l'homme. Mais, malheureusement, comme on l'a tant répété, par suite du perpétuel servage dans lequel elle a été maintenue durant de longs siècles, toujours méprisée, toujours sacrifiée, il lui a été impossible de se développer et de s'affranchir du joug masculin. De cette tutelle brutale, la femme, craintive, a acquis des caractères d'hypocrisie et de duplicité instinctive qui ont subsisté chez elle et qui, je m'empresse de le déclarer, ne constituent pas son plus bel ornement.

De plus, certains accidents physiologiques, auxquelles elle est soumise, ont conservé une influence considérable sur son intellectualité.

Suivant certains observateurs, la fécondation de l'ovule avant sa complète maturité, serait l'une des causes déterminantes du sexe féminin. Si cela était vrai, nous trouverons là une explication de la nature sensitive de la femme.

Par son tempérament, c'est presque toujours une révoltée, mais une révoltée inconsciente.

Elle agit, non par *réflexion* mais par *sensation*. Ses actes dépendent donc souvent de son milieu.

C'est elle qui, tenue à des qualités ménagères d'ordre, d'économie, obligée de peser, de compter, de prévoir, est le plus en contact avec le milieu social et en supporte le poids en grande partie. L'homme affecte un certain mépris pour ces calculs mesquins. Insouciant, il peut alors se consacrer à des études plus « élevées ».

Nous nous trouvons en présence d'un être, ne disons pas faible, mais affaibli. Nous pouvons nous faire un « devoir » d'aider notre alliée à se libérer de toutes les servitudes qui nous écrasent nous-mêmes, nous pouvons favoriser son développement le plus complet, mais nous ne pouvons consentir, par une galanterie imbécile, à la dégager de ce qui la rend esclave en en faisant un nouveau maître.

Arrachons nos compagnes aux entraves du « ménage » ; essayons d'en faire une véritable camarade. Cela vaudra mieux que d'entretenir le conflit des sexes, en la fourvoyant dans les mêmes errements légalitaires que son « aîné supérieur ».

Réalisons entre tous les humains — sans distinction de sexe — la douceur anarchiste, et n'envoyons pas l' « Ange du foyer » — cette autre blague — au Forum matronal.

Léon ISRAEL.

Demandez partout

L'ANARCHIE

A SIFFLET & Cie

Onze heures sonnent aux horloges ; Sifflet exécrable, instrument de servitude, consens à donner une heure de liberté aux malheureux inconscients.

Bien ironique cette heure de liberté.

Onze heures, c'est la joie d'aller respirer un peu d'air presque aussi vicié que celui de l'usine, c'est la joie d'aller à la pâture, souventes fois bien maigre.

Sifflet, ne laisse pas tes esclaves s'arrêter en chemin, ne leur laisse pas le temps d'accorder une minute à l'amour. Il ne faut pas qu'ils s'amusent. Aussi fais-toi entendre, pour les faire se hâter. Il est onze heures un quart ! Encore trois quarts d'heure.

Reposes-toi, sifflet. Tu ne recommenceras ton appel que dans une demi-heure. Tu rappelleras alors aux vaincus volontaires du capitalisme que tu leur fais encore grâce d'un quart d'heure de digestion.

⁂

J'ai été à même d'observer ces jours derniers, la sortie et la rentrée d'une fabrique où travaillent plus d'une centaine de malheureuses. C'est toujours, malgré la dure exploitation à laquelle elles sont soumises, le rire qui domine ; je ne sais quelle contraction empreinte à la fois de joie et de tristesse.

⁂

Retentis de nouveau, Sifflet. Déchires l'air de ton appel aigu. Rappelles tes salariés au bagne.

Qu'es-tu donc toi-même. Un instrument mû, ô ironie, par un esclave aussi. Car même pour siffler, le patron a besoin d'un serviteur.

Quand donc disparaîtras-tu, Sifflet maudit, et avec toi la sinistre engeance des siffleurs et la plus sinistre encore, des sifflés.

Maurice DELLIER.

SAYNÈTE PATRIOTIQUE

QUI DONC LES MANGERA ?!?

SCÈNE I

Le ministre de la guerre, personnage bavard.
Le bleu, personnage muet.
Le général, personnage trop réfléchi.

— Eh bien, petit bleu, es-tu content et satisfait de tes nouveaux paternels, depuis ton arrivée au régiment ? Sont-ils toujours aux petits soins pour toi ? Engraisses-tu ?

— .....

— Mais si je ne me trompe, tu parais mécontent ! Et cela malgré tout ce que l'on vient de faire pour toi.

— .....

— Allons, parle-moi en camarade ! Te manque-t-il quelque chose ? Dis-le sans crainte à ton vieil Etienne et foi de ministre, tes

(4)

— LE —

LANGAGE D'ACTION

(*Suite*)

Chez les espèces qui vivent habituellement en société, le mode de communication, par l'imitation, est des plus fréquents. Qu'un membre de la bande se mette à fuir, aussitôt tous les autres l'imitent sans avoir vu eux-mêmes le danger qui les menace. Bien que parmi eux il n'y ait pas ordinairement de véritable chef, comme dans les troupeaux de mammifères, les individus les plus âgés exercent néanmoins sur leurs compagnons une sorte d'autorité qu'ils doivent à leur expérience. Leur exemple est suivi par toute la tribu. Il en est de même dans les associations qui se confient à la garde de sentinelles, celles-ci savent très bien que chacun de leurs gestes équivaut à un avertissement ou à une imitation qui seront compris. Les perroquets, les freux, les vanneaux, les grues, les flammants, offrent des preuves convaincantes de ce genre de signaux.

La vue d'un acte entraîne l'exécution d'un acte pareil, parfois identique, dans la succession des mouvements. Le geai glandivore, hors la saison des amours où il s'isole par couples, vit tout le reste de l'année par familles ou en petites bandes, qui errent de côté et d'autre. Il est très rusé et d'une extrême prudence, aussi s'entoure-t-il de précautions infinies, quand il doit traverser un endroit découvert d'une certaine étendue.

J'ai eu maintes fois l'occasion d'observer des bandes de geais, et j'ai pu constater combien ces oiseaux, si peu avares de paroles, sont attentifs à copier mutuellement leurs actions. Prenait-il fantaisie à l'un d'eux de quitter le bois de chênes qui environne le petit manoir où j'ai longtemps habité, pour aller continuer sa glandée de l'autre côté d'un vaste pacage en enclave, il partait dans le plus grand silence, d'un vol discret allait s'abattre sur l'arbre le plus proche, puis au bout de quelques instants, quand il jugeait qu'il pouvait le faire sans danger, volait sur un autre. C'était alors seulement que partait à son tour un second oiseau qui se perchait d'abord sur le même arbre, remplaçait ensuite le premier geai sur les arbres suivants que celui-ci venait d'abandonner, et accomplissant dans l'air le même trajet, s'enfonçait comme lui et à peu près au même endroit dans la sombre frondaison de la forêt. Un troisième, un quatrième, se comportaient de la même façon, jusqu'à ce que toute la bande ait passé.

Ainsi ces oiseaux suivaient tous successivement le même itinéraire, s'arrêtant aux mêmes étapes, se conformant à l'exemple du mouvement avec autant d'exactitude que si des instructions verbales avaient pu leur être données. Si parfois les imitateurs du mouvement initial le modifiaient dans quelque mesure tout en s'y associant, ces vues personnelles étaient provoquées par un événement qui les obligeait, dans l'intérêt de leur sécurité, à varier l'exécution d'un acte pour l'accomplissement duquel la conscience individuelle conserve d'ailleurs sa part d'activité.

L'éducation des jeunes oiseaux par leurs parents, repose presque entièrement sur l'exemple. C'est en exécutant devant eux les mouvements de la marche, de la nage, du vol, que ceux-ci leur enseignent, selon les cas, à marcher, à nager et à voler : les poulets, dit Darwin, apprennent même à boire. L'instruction par les parents s'ajoute ainsi à l'instinct des petits et accélère leur apprentissage. Les parents leur apprennent en outre à chercher leur nourriture (pour ceux qui se nourrissent d'animaux vivants à saisir une proie), à lutter contre l'ennemi, et même auparavant à le reconnaître, car la peur des bêtes de rapine n'est pas toujours instinctive, chez le poussin de la poule domestique tout au moins, d'après des observations qui paraissent concluantes(*).

La marche se développe et se perfectionne chez le jeune oiseau par l'imitation des gestes maternels. Au début, il rampe plutôt qu'il ne marche. Voyez ses premiers essais pour avancer : il se dresse avec effort sur ses pattes, mais retombe presque aussitôt ; il se dresse de nouveau, retombe, et ce n'est qu'en s'aidant de ses ailes comme de béquilles qu'il arrive à se traîner péniblement sur le sol. Peu à peu cependant ses mouvements se coordonnent ; il observe, copie ceux de sa mère qui l'encourage et le dirige. Bientôt ses pas deviennent plus assurés. Que lui faut-il de plus ? Un peu d'exercice et d'attention encore aux gestes de sa tendre institutrice.

Les oiseaux coureurs eux-mêmes, tels que les gallinacés, des échassiers, qui naissent avec des aptitudes spéciales et héritées pour la marche, ont besoin que la mère les protège et les guide. Ce n'est qu'au bout d'un temps, court il est vrai, qu'ils acquièrent assez d'adresse pour courir sans péril.

Les jeunes oiseaux nageurs doivent aussi apprendre à nager. On objectera que les canetons couvés par une poule vont à l'eau et nagent, et que dans ce cas, ils n'ont pas eu d'instituteurs. Rien de plus naturel que les canetons éprouvent un attrait pour l'élément dans lequel ont toujours vécu leurs ancêtres, mais ils mettent plus de temps à se familiariser avec l'eau et à nager, dans le sens propre du mot, que les canetons guidés par une cane (*). Pour les oiseaux sauvages et les canetons élevés par leur mère, les observations ne manquent pas, qui prouvent, d'une manière évidente, qu'ils reçoivent un enseignement de leurs parents.

Dans les flords norvégiens, on voit les guillemots conduire leur unique rejeton à la mer et l'instruire des secrets de leur art de nageurs et de plongeurs. Du coin du rocher où il est né, les parents poussent doucement le jeune guillemot jusque sur le bord de la falaise et le précipitent dans les flots. Ils s'élancent à sa suite, et sont presque aussitôt à ses côtés pour le rassurer. En plongeant devant lui, ils l'invitent à imiter leur exemple. De son premier plongeon l'élève remonte tout ému, et se serre contre ses protecteurs en poussant des sifflements aigus, comme pour implorer leur secours. Ceux-ci cherchent à lui donner confiance, le caressent avec leur bec et l'attirent de nouveau sous les eaux, d'où il revient moins effrayé. Après quelques plongeons, toujours exécutés en compagnie du père et de la mère, son courage s'affermit et il n'hésite bientôt plus à les accompagner dans leurs évolutions sous-marines, dont la durée augmente maintenant à chaque immersion. Puis il faut l'habituer à affronter la vague, à lutter contre le vent, à chercher la nourriture, à la saisir, autant de leçons nouvelles où le jeune oiseau modèle toutes ses actions sur celles de ses parents.

L'affaire importante pour un grand nombre d'oiseaux, c'est le vol. Les positions variées que l'oiseau doit prendre dans l'air, la rapidité, la souplesse, l'adresse des mouvements, exigent une série d'exercices pour lesquels l'exemple de l'éducateur constitue la meilleure des méthodes. A la sortie du nid, les jeunes tentent quelques timides essais ; d'une aile encore faible et inexpérimentée, ils suivent le père et la mère qui volent devant eux en les encourageant de façons diverses à les imiter. Les rapaces à grande envergure surtout enseignent très soigneusement à leurs petits à se mouvoir avec aisance et hardiesse dans les airs, dont ils sont destinés à parcourir une vaste étendue.

Magaud d'AUBUSSON.

(*A suivre*).

(*) Les oiseaux ont ordinairement très peur des chats et des corbeaux. Cependant M. Féré a observé des poussins nés dans un incubateur qui n'avaient aucune peur d'un chat, ils venaient même lui donner de petits coups de bec dans l'oreille. De même pour le corbeau, le poussin s'avançait sur lui sans crainte, et donnait des coups de son bec sur le sien. D'autres poussins, âgés de six semaines, s'approchaient également sans crainte tout près du corbeau.

(*) Les canards, à l'état domestique, peuvent d'ailleurs oublier l'élément originel. Darwin rapporte qu'à Ceylan, une race de canards s'est complètement déshabituée de l'eau et ne veut plus y retourner. Ces canards se noieraient même si on les forçait de se jeter à l'eau.

vœux seront immédiatement exaucés, ets désirs immédiatement satisfaits !

— .....

— Hein ! Quoi ! tu n'es, penses-tu, vraiment pas assez heureux ? Tu ne peux satisfaire tous tes besoins d'homme ; t'instruire, te distraire. Tu trouves peut-être aussi qu'il y a trop de différence entre ta solde et la mienne ?

— .....

— Oui, je comprends ! Mais je n'y puis rien, moi, personnellement, tu le sais bien. Ce sont les Représentants du Peuple, mes collègues, nommés par tes parents et amis, de braves, bons et honnêtes citoyens, qui, seuls, ont qualité pour améliorer ta condition. Mais tu n'as pas réfléchi, malheureux, que cela ne peut se faire qu'à leur détriment. Car ne faudra-t-il pas, à cet effet, frapper de nouveaux impôts qui seront supportés par eux ? Comme tu le vois, cela n'est pas possible et je te sais trop bon fils et trop bon camarade pour croire que tu veux d'une amélioration dont les effets se retourneraient contre ceux qui te sont chers ; je sais trop généreux pour ne pas vouloir grever le budget de la République socialiste. Allons, mon ami, sois bien sage et bien obéissant, et à la première occasion qui se présentera, je te ferai un petit cadeau de prunes, ...de ces bonnes prunes dont raffolent tes copains ouvriers lorsqu'ils se mettent en grève. Tu seras chargé de la distribution.

— .....

— Allons c'est bon, assez de promesses pour aujourd'hui. Retires-toi.

SCÈNE II

— Crois-tu que ça colle ?

— Hum ! Je crains bien qu'il ne les adresse à moi et à mes camarades officiers, ... tes prunes !!!

MYLLEVOIE.

UN A-COTÉ

Nous recevons de G. A. Bordes une lettre dont il nous demande l'insertion. Nous ne voulons entrer nullement dans des débats dont nous ne connaissons — ou que très peu — les personnages en querelle — et pas du tout — les questions en suspens. Mais l'esprit qui nous anime nous fait obligation de ne pas laisser écraser sous le poids du silence n'importe quel camarade.

Voici textuellement la lettre reçue :

Londres, le 12 novembre 1905.

A Jean Grave,

Vous dites une contre-vérité, lorsque vous affirmez dans *Les Temps Nouveaux* du 11 courant, que c'est le hasard seul, qui vous a appris dans un journal anglais, le procès de Parmeggiani, ainsi que ma déposition — où pour ne pas commettre un parjure, j'ai dû incidemment prononcer votre nom — puisque vous avez reçu deux lettres et une dépêche avec réponse payée ayant trait au procès.

La preuve, c'est que vous avez répondu que vous n'aviez pas le temps de venir déposer à Londres, et que quand bien même vous l'auriez, vous n'y viendriez pas.

Vous dites une contre-vérité lorsque vous prétendez ne pas vous rappeler, si vous avez donner à P... une lettre de recommandation pour Bordes, afin de le mettre en relation avec tous les camarades de Londres.

Quant à vos sentiments à mon égard, ils m'indiffèrent !

Mes amis savent depuis de longues années, ce que je pense de vous-même.

Mais puisque vos intentions ont été outrageantes et publiques, sans provocations de ma part, que je ne puis y répondre à ma satisfaction par la voie des journaux de l'idée, où on ne tolère que rarement les polémiques personnelles ; loyalement : vous devez aux camarades, les motifs et les raisons qui vous ont incité à jeter le discrédit sur moi.

Je m'engage d'ores et déjà à vous répondre par tous les moyens en mon pouvoir, et prouver avantageusement, que vous n'êtes en somme qu'un vilain Monsieur, doublé d'un calomniateur.

Agréez...

G.-A. BORDES.

26, Goodge Street, W. London.

Pour les Elections de 1906

MONTCEAU-LES-MINES

A l'issu du congrès socialiste de Chalon Jaurès, le socialiste patriote, était venu faire une conférence à Montceau. Un de nos camarades faisant de la contradiction, fut passé dehors : c'est évidemment une manière péremptoire de prouver que l'on a raison.

Cela donne surtout un idée exacte du degré d'évolution des naturels du fief socialiste qu'est Montceau. Pour ces brutes, être socialiste consiste à :

1° Crier vive la sociale en manifestation ou en soulographie ;

2° Déposer un bulletin dans l'urne, se faire des dieux de tous les arrivistes du Socialisme ;

3° Assommer les contradicteurs qui se permetient de penser, et les traiter de vendus à la solde du Capital, cliché déjà employé contre notre camarade Broutchoux, savamment mis en circulation et entretenu contre les anarchistes par tous les séides du socialisme touchant à l'assiette au beurre législative ou municipale.

N'en déplaise à ces messieurs, nous continuerons à combattre tous les arrivistes bourgeois ou socialistes.

Un ex-Montullien.

Les CAMARADES que cette feuille intéressera l'aideront par tous les moyens. En la propageant. En la vendant. En l'aidant à vivre.

Si l'ANARCHIE intéresse, qu'elle vive par elle même.

— Faits Divers —

Nos amis Lemaire et Bastien, amenés devant la correctionnelle d'Amiens, soulevèrent la question d'incompétence et le procès est remis à la décision de la Cour de Cassation.

Depuis qu'ils font, sous forme préventive, une peine que ne leur donnera sans doute pas la Cour d'Assises, quelques événements sont venus agiter Amiens. Notre ami Lemaire, pour la première fois, ne pourra pas être inquiété à leur sujet.

Et encore... Car ainsi que les faits permettent de l'établir, nous nous trouvons en face d'un attentat policier.

Un nommé Gonthier, exploiteur en bijouterie, avait depuis quelques semaines, des démêlés avec les ouvriers. On en était à la période aiguë...

Le samedi soir, avait lieu à la Bourse du Travail d'Amiens, un meeting de protestation. Selon l'habitude, un peu échauffés, les conférenciers avaient été durs, en paroles, pour les exploiteurs. On avait applaudi à s'abimer les mains. On allait se coucher bien tranquille.

Les ouvriers venaient à peine de quitter la salle, lorsqu'une détonation se fit entendre. C'était une bombe qui éclatait à la porte du sieur Gonthier. Elle en abimait un peu le panneau et renversait quelques vitres ainsi que peut le faire un pétard de quatorze juillet.

Tous les journaux d'Amiens sont d'accord pour dire qu'il ne peut y avoir aucun rapport entre les paroles dites à la tribune et l'acte commis ; de même qu'aucune des personnes prèsentes à la Bourse n'ont pu être complices ou auteurs du dit attentat. Il est nécessaire de noter cet aveu à présent. On connait les revirements intéressés de la presse.

Notre ami Garnery est appelé devant le tribunal d'Amiens pour de soi-disant violences sur un maître chien. Il ne faudrait pas qu'on vienne appuyer sur la chanterelle de la provocation suivi d'effets, ni pour lui ni pour d'autres

Le sieur Gonthier avait, depuis plusieurs jours, par lettre recommandée, attiré l'attention du commissaire central de police (Journal *Les Dernières Nouvelles* d'Amiens) sur les allures d'un individu qui s'attachait à ses pas et à ceux de son fils et qui lui paraissait suspect. Cet individu, dit-il, venait de Paris et était arrivé récemment d'Amiens.

Qu'a fait le commissaire ? Parions aussi qu'on ne le retrouvera pas.

Ça devient banal maintenant. Les bombes provocatrices sont trop anodines. La police sera obligé de pousser le chiqué plus loin. Nous ne marchons pas pour un panneau.

Mais voilà, il y a quelques procès en cours, et ne faut-il pas préparer l'opinion à quelque crapulerie judiciaire, à quelque exécution sommaire de nos amis.

Laisserons-nous toujours faire et ne lassera-t-on pas enfin notre patience ?!?

***

Il pourra sembler étrange que nous ne relations rien sur des grèves d'allures aussi importantes que celles des arsenaux.

Quoi dire que les journaux de toutes nuances ne nous aient jeté en quotidienne pâture.

Ce sera plutôt à un de nos amis à en montrer l'amère philosophie. Ce n'est pas de mon ressort.

L'INFORMATEUR.

Revue des Journaux

Les Temps Nouveaux.

Charles Albert termine son article *Antimilitarisme et Révolution* La critique de l'opinion de P. Kropotkine bien commencée, passant par une opinion tolstoïenne se termine un peu en queue de poisson. Que ne définit-on d'une façon exacte le mot internationalisme et pourquoi se contente-t-on de mots. Certes, Dikran Elmassian, qui ne craint pas de se répéter plutôt que d'être incompris, me paraît le seul qui met la question au point.

Le Libertaire.

Je suis fort heureux qu'Almereyda est relevé ma critique pas assez explicite et qui pouvait prêter à erreur. Il me semble pourtant que les quelques appréciations jetées ici, le sont surtout — si ce n'est exclusivement — pour ceux qui lisent les feuilles à tendances anarchistes.

Dans l'article sur la *Grève militaire et l'Insurrection*, sans s'en douter, Almereyda rompt entièrement avec la thèse de Kropotkine ou la suit à batons rompus. Il va certes plus loin que lui. Il critique certains points néo-tolstoïen de Ch. Albert. Il est regrettable que dans les colonnes des journaux libertaires, il soit de bon ton de paraître ignorer l'*anarchie*, car notre ami pourrait critiquer les arguments de Dikran Elmassian. Ce serait intéressant

Amédée Dunois fait revivre la bonne figure de Constant Martin et pense qu'il vaudrait mieux s'en occuper maintenant que de le glorifier après sa mort.

Eh ! eh ! camarade Emilie Lamotte, je comprends la terreur des lecteurs du *Petit Journal*, s'ils apprennent que le terrible barricadiste Guerdat est là. Pourra-t-il se dispenser de faire des cours de révolution militaire ? Craignons aussi de faire une éducation trop libertaire. Quand les maîtres aimés auront la pipe à la bouche, permettront-ils aux camarades plus jeunes d'en tirer quelques bouffées. Ne nous payons pas trop de mots. On peut trouver toujours des enfants pour faire une «école libertaire » mais des « éducateurs » c'est plus difficile.

Un appel de l'A. I. A. à la centralisation que les libertaires vont pouvoir apprécier. Le temps des révoltes individuelles est passé, allons vers l'organisation collective.

LE LISEUR.

POUR LES GROUPEMENTS

Nous prévenons nos amis que nous mettons en circulation des petits paquets de brochures mélangées (25) de **A mon frère le Paysan,** de Reclus ; **L'Ordre,** de Kropotkine ; **L'Absurdité de la Politique,** de Paraf-Javal ; **Aux Conscrits,** de la Jeunesse d'Amiens, au prix de **0.75**, franco de port.

L'Absurdité des soi-disant Libres-Penseurs, de Paraf Javal, est vendue au prix de **7** fr. le **100**, franco de port. Nous avons pensé à faire cette édition avec le plus de soin possible : la couverture illustrée et en couleur, le travail typographique très soigné.

Nous venons d'éditer une poésie de Louis Cornet, avec musique de Léon Israel, sous le titre **Au Pays du Bonheur,** histoire de se reposer un brin. L'exemplaire **0.10**. Les **10, 0.50** ; le **100, 4** francs. *Port en plus.*

Nous pouvons livrer 25 exemplaires des **Deux Haricots** de Paraf-Javal, image pour enfants, à raison de **1** fr. **50**, franco de port.

— Par la Chanson —

Le groupe d'édition la **Muse Rouge** se propose de continuer la série de chansons illustrées. Afin de les propager, il met à la disposition de tous :

L'Internationale anarchiste. . . 0.10
Le Père Lapurge, dessin de Luce. 0.25
La Muse Rouge, dessin de Lochard. 0.25

La douzaine assortie : 1 fr. 50

Le tirage étant restreint, envoyer les commandes le plus tôt possible. Port en plus.

P. S. — Par peur, l'imprimeur du groupe la *M. R.* a changé le titre de l' « Internationale anarchiste », en celui de « Internationale féministe ». Le texte n'en est pas moins le même.

La Femme Affranchie, revue mensuelle d'éducation et de défense des libertés de la femme. — Abonnement : 1 fr. 50.

Envoie à ses abonnées quelques moyens hygiéniques gratuits, pour éviter la maternité non désirée. S'adresser à Gabrielle Petit, 11, rue Jacques-Kablé, Paris-XVIIIe.

Dans le but d'élargir le cercle de la propagande anarchiste et d'atteindre certains milieux où les journaux hebdomadaires ne pénètrent pas ou n'exercent que peu d'influence, divers camarades ont résolu de faire paraître une revue mensuelle anarchiste : **L'UNIQUE**.

Ils prient ceux que ce projet intéresse de les aider dans la mesure de leurs forces : par l'envoi d'une souscription volontaire, la promesse d'un abonnement, et la demande de listes de souscription. Adresser la correspondance et les envois de fonds au camarade Paul Maubel, 47, rue Daguerre, Paris-XIVe.

L'Insurgé, journal hebdomadaire de propagande anarchiste. Prix de l'abonnement : 2 fr. 50 pour 6 mois, 5 fr. par an. Ecrire au gérant : G. Thonar, rue Laixheau, 97, Herstal-Liège (Belgique).

L'Ordre, organe communiste-anarchiste, paraissant tous les quinze jours, 21, rue du Temple, à Limoges. Abonnement : 1 fr. 50 par an ; 1 fr. pour six mois ; 0 fr. 50 pour 3 mois.

Piqûres d'aiguille

Les piqûres dont les flancs du sieur Durand ont tant eu à se plaindre sont à la disposition des camarades à raison de 0.20 le 100, un méli-mélo de textes différents. Port en plus.

CE QU'ON PEUT LIRE

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte :* br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux :* br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain :* vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique :* br. à **0.15.** — *Libre Examen :* br. à **0.25.** — *La Substance universelle :* vol. à **1.25.** *Les deux haricots*, image p. enfants : **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation :* br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono :* vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan :* br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise :* **0.10.** — *Evolution et Révolution*, vol. à **2.75.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs :* vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie*, vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes*, avec préface de **Ch. Malato** : br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte :* br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave :* br. à **0.10.**

Enrico Malatesta. — *Entre paysans*, br. à **0.10.**

Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme ; Education libertaire :* br. à **0.10.**

Charles Albert. — *Guerre, Patrie, Caserne :* br. à **0.10.** — *Aux anarchistes qui s'ignorent :* br. à **0.05.**

André Girard. — *Anarchie :* br. à **0.05.**

Ligue de la Régénération. — *Moyens de limiter les grandes familles :* br. à **0.30.** — *Plus d'Avortements :* br. à **0.50.** — *Socialisme et Malthusianisme*, br. à **0.60**

S. Faure. — *Les crimes de «Dieu»*, br. à **0.15.** — *La Douleur Universelle*, vol. à **2.75.**

Noël Reibar. — *A bas la guerre*, poésie avec musique : **0.10.**

L'« anarchie ». — Numéros parus : **0.10** chaque — Les invendus sont envoyés, le port étant seul à la charge des camarades.

Piqûres d'aiguille. — 20 textes : **0.20** le 0/0.

Les frais de port sont évidemment en plus.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires du XVIIIe, 30, rue Muller — Lundi 27 novembre, à 8 h. 1/2, *Sur la Morale*, par tous.

Causeries Populaires du XIe, 5, cité d'Angoulême — Mercredi 29 novembre à 8 h. 1/2, *Les Problèmes de la Vie* (IV), par le camarade Mauricius.

Causeries Populaires des Ve & XIIIe, 37, rue Croulebarbe. — Samedi 25 novembre, à 8 h. 1/2, *Les pédagogues dangereux*, par Gayraud.

Causeries Populaires du XIXe, 63, rue de Flandre (salle Grandjean). — Jeudi 23 novembre, à 8 h. 1/2, *L'absurdité de la Politique*, par A. Libertad.

L'Aube Sociale, Université populaire, 4, passage Davy. — Vendredi 24 novembre, à 8 h. 1/2, *Le Mouvement révolutionnaire en Pologne*, par Mme Zéelinski.

Aux Causeries Populaires, 5, cité d'Angoulême. — Samedi, 25 novembre, réunion de camaraderie. *Critiques et discussion* sur la presse anarchiste.

Denain et environs. — Les camarades anarchistes se réuniront le dimanche 26, à Escaudain au siège habituel. Une causerie sera faite.

Lens. — Les copains de la région ont formé un groupe anarchiste. Il se réunit tous les dimanches, à l'estaminet Poison, 23, rue de Lille.

Lyon. — Les camarades désireux de fonder des *Causeries Populaires*, assisteront à la réunion qui aura lieu chez Chamarande, 26, rue Paul-Bert, le dimanche 26, à 8 heures du soir. Un camarade développera le projet.

Montpellier. — Les camarades viennent de former un groupe d'études sociales. Il se réunira tous les mercredis de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir et tous les dimanches de 9 h. à 11 h. du matin. Une bibliothèque est à la disposition des camarades.

Composée par des camarades.

La Gérante : A. MAHÉ.

Imp. des *Causeries Populaires*, A. Libertad